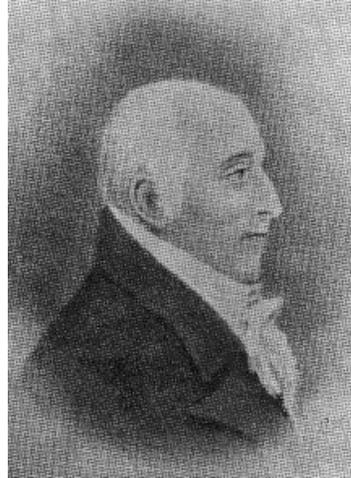


Joseph Quesnel
(1749-1809)



Poésies

accompagné d'une
Étude sur Joseph Quesnel
par Mgr Camille Roy

La Bibliothèque électronique du Québec
Volume 78 : version 1.0
Février 2001

Table

Joseph Quesnel, par Mgr Camille Roy.....	4
Poésies de Joseph Quesnel.....	26
Le petit bonhomme vit encore	27
Stances sur mon jardin	29
Épigramme	31
Sur un ruisseau	32
Épître à M. Généreux Labadie	34
Adresse aux jeunes acteurs	40
Stances marotiques à mon esprit.....	43

Joseph Quesnel est originaire de Saint-Malo, en Bretagne.

“Destiné par sa famille à la profession de marin, écrit John Huston dans son *Répertoire national*, il s'embarqua pour Pondicherry, séjourna à Madagascar, sur les côtes de la Guinée et au Sénégal et revint en sa patrie au bout de trois ans. Peu de temps après il repartit de St. Malo pour visiter la Guyanne française, les Antilles et le Brésil. En 1779 il prit le commandement d'un vaisseau destiné pour New-York et chargé de provisions et munitions de guerre. Étant à la hauteur du banc de Terre-Neuve, il fut pris par une frégate anglaise et conduit à Halifax, où ayant trouvé des amis il séjourna quelque temps, et se rendit à Québec muni d'une lettre de recommandation pour le Général Haldimand qui avait connu sa famille en France. M. Quesnel ayant résolu de s'établir permanentement en Canada obtint des lettres de naturalisation par l'entremise du même Général Haldimand alors Gouverneur de la Province de Québec. Il se maria à Montréal et fixa sa résidence à Boucherville, à son retour d'un voyage qu'il entreprit pour visiter et connaître la vallée du Mississipi. M. Quesnel était né poète et musicien ; Molière, Boileau, et son violon, tels étaient ses compagnons de voyage. Il composait avec une grande facilité, et se plaignait souvent de cette disposition qui l'exposait à des incorrections presque inévitables. Outre des pièces fugitives et autres pièces diverses, M. Quesnel a laissé quatre ouvrages dramatiques dont il a fait la musique, savoir : *Lucas et Cécile*, opéra ; *Colas et Colinette*, comédie-vaudeville, imprimée à Québec ; *l'Anglomanie*, comédie en vers, non imprimée ; et *les Républicains Français*, comédie en prose, imprimée à Paris. Aussi un petit traité sur l'art dramatique, écrit en 1805 pour une société de jeunes amateurs canadiens de Québec.

Ses ouvrages en musique consistent en plusieurs symphonies à grand orchestre, des quatuors et duos, nombre de petits airs de chansons, ariettes, etc., et plusieurs motets et autres morceaux de musique sacrée, composés pour l'Église Paroissiale de Montréal et qui se trouvent au répertoire de l'orgue.”

Il est mort à Montréal en 1809.

Joseph Quesnel, par Mgr Camille Roy.

Sources: *Nos origines littéraires*, par Mgr Camille Roy, Imprimerie de L'Action sociale, Québec, 1909.

Beaucoup de rimeurs, parmi nos gens de la génération de 1800, s'occupent donc et s'amuse à faire des vers. Et le journalisme canadien-français, qui n'a été vraiment fondé que le jour où parut le premier numéro du *Canadien*, le 22 novembre 1806, donna occasion à tous ces poètes obscurs qui existent toujours et partout, et qui, sans que personne ne le puisse soupçonner, s'emploie, le soir, au coin de la table où causent la femme et les enfants, à faire des charades, à tourner une chanson, ou bien, s'ils sont belliqueux, à bander avec soin l'arc de l'épigramme, le journal leur donna à tous l'occasion de publier leurs vers, de satisfaire devant le public leur besoin de rimer, et de faire servir à leurs querelles toutes ces flèches qui gisent encore éparses à travers les feuilles des gazettes, et qu'ils n'avaient certes pas toutes empruntées au carquois d'Archiloque, de Juvénal, de Perse ou de Boileau.

Or, il y eut à cette époque, à côté de ces rimeurs canadiens, dont l'inspiration est, en général, fort courte, deux poètes, nés en France, qui vécurent dans notre pays, se mêlèrent à la vie canadienne, essayèrent plus d'une fois de la transposer dans leurs vers, et publièrent dans les journaux du temps de petites pièces qui ravirent l'admiration des lecteurs.

Sans doute, ces poètes ne sont pas précisément des nôtres; ils ne sont pas de formation canadienne, et leurs habitudes intellectuelles portent plutôt la marque d'une discipline étrangère; leur langue est beaucoup plus souple que la nôtre, et leur culture de l'esprit évidemment plus ouverte et plus complète que celle que l'on pouvait ici recevoir. Mais ces deux poètes, Joseph Quesnel et Joseph Mermet, ont si vivement intéressé les Canadiens de la génération de 1800, ils ont, par leur exemple et par leur oeuvre, exercé une si grande influence sur les versificateurs et les lettrés de ce temps, que nous ne pouvons pas ne pas en tenir compte dans l'histoire des origines de la poésie canadienne.

Leur oeuvre est encore pour la moitié inédite. Le *Répertoire national* en donne bien quelques parties, mais l'on peut voir dans la précieuse collection de documents que Jacques Viger a réunis sous le nom de *Saberdache*, et qui est conservée dans les Archives du Séminaire de Québec, qu'il reste encore, dans

ces cartons, un plus grand nombre de pièces qui mériteraient qu'on les mit au jour. Nous ne pourrions que signaler ici quelques-unes des meilleures poésies de Quesnel et de Mermet. Nous en ferons connaître assez, toutefois, pour que l'on puisse voir comme ces deux poètes, qui furent les maîtres incontestés de la poésie canadienne au commencement du dix-neuvième siècle, rappellent assez bien ces poètes secondaires du dix-huitième siècle français qui excellaient à rimer d'une façon aisée, élégante, spirituelle, et qui s'exerçaient, au gré de la fantaisie, dans le lyrisme, dans la chanson, dans l'épigramme, dans le poème descriptif, et même dans la comédie.

* * *

Joseph Quesnel est le premier, en date, de ces deux poètes franco-canadiens; il est aussi le plus considérable, sinon toujours pour la perfection et la spontanéité du vers, du moins pour l'étendue et la variété de son oeuvre. Au surplus, c'est lui qui s'identifia le mieux avec les choses de notre pays. Il se fit absolument canadien, et le compatriote de tous ceux qui applaudissaient ses vers.

Né à Saint-Malo le 15 novembre 1749, il termina ses études à l'âge de dix-neuf ans, et il se fit ensuite, comme tant de vigoureux Malouins, marin et coureur des mers.

Il entreprit d'abord quelques longs voyages dans les mers d'Afrique et de l'Inde. En 1779, il s'embarqua pour New-York, sur un vaisseau dont il avait le commandement. À la hauteur du banc de Terre-Neuve, ce vaisseau fut pris par une frégate anglaise, et Quesnel fut conduit à Halifax. De là il vint à Québec. Protégé par Haldimand, qui avait connu sa famille en France, il songea bientôt à s'établir au Canada. Il se fit naturaliser et se maria à Montréal. Après un voyage dans la vallée du Mississippi, il fixa sa résidence à Boucherville. Il y pratiqua paisiblement le négoce de marchand de village, et quand la clientèle désertait son comptoir, et le laissait seul avec ses ballots de marchandises, le poète consolait le marchand en faisant des vers. Il revint plus tard à Montréal où il mourut le 3 juillet 1809.

Quesnel avait vraiment la passion de rimer. Il était, dit-on, né poète et musicien. Molière, Boileau et un violon, c'était là ses ordinaires compagnons de voyage.

Il fit beaucoup de musique profane, et aussi beaucoup de musique sacrée pour l'église paroissiale de Montréal; il composa, nous assure le compilateur du *Répertoire national*, un opéra *Lucas et Cécile*, dont nous ne retrouvons pas le

texte dans la collection des oeuvres de Quesnel, qui fait partie de la *Saberdache* de Jacques Viger. Mais son oeuvre principale consiste en un grand nombre de poésies, épîtres, hymnes, épigrammes, chansons; il a aussi laissé un dialogue en vers, *le Rimeur dépité*; une comédie en vers, *l'Anglomanie*; deux comédies en prose, *Colas et Colinette*, et les *Républicains français*.

* * *

Joseph Quesnel fait surtout de la poésie légère et badine. Sa muse ne se lasse pas de plaisanter, et souvent il lui arrive de s'y prendre de façon si spirituelle et si délicate que les vers du poète sont alors tout pénétrés de grâce aisée et souriante. À cet élégant badinage, il joint volontiers une ironie piquante qui, sans paraître y toucher, enfonce ses fines pointes dans la chair d'autrui.

L'*Épître à M. Généreux Labadie* est l'une des oeuvres qui caractérisent le mieux la facilité abondante et la malice courtoise de l'auteur.

Généreux Labadie était instituteur à Verchères. Il s'occupait d'enseignement primaire à une époque où les maîtres étaient sans doute encore moins payés qu'aujourd'hui. Mais pour arrondir son budget, il imagina un moyen auquel il est étonnant que n'aient pas songé nos modernes réformateurs de notre système d'instruction publique: il se mit à faire des vers, que le gouvernement aurait le devoir de récompenser. Mais il ne suffit pas d'être pauvre pour faire de bons vers: et les vers de Généreux Labadie étaient fort médiocres, peu goûtés du public, et sans doute inconnus au ministère.

Or, Labadie avait encore ceci de commun avec les mauvais poètes qu'il n'avait pas conscience de sa faiblesse, et estimait fort les productions de son esprit. Il se répandit donc en plaintes amères contre ses contemporains; et Joseph Quesnel, qui éprouva lui-même, et plus d'une fois, les effets de la grande apathie que l'on avait alors chez les politiques et dans la société canadienne pour les choses de la littérature, écrivit une *Épître* à Labadie pour mêler ses regrets aux siens, se moquer un peu des vers du pédagogue, et pour lui offrir dans le spectacle de leur commune infortune une suffisante consolation.

Cette *Épître* mêle dès le début la satire à la bénédiction.

Toi qui trop inconnu mérites à bon titre,
 Pour t'immortaliser, que j'écrive une épître,
 Toi qui si tristement languis en l'univers,
 Labadi, c'est à toi que j'adresse ces vers.

Quand je vois tes talents restés sans récompense,
 J'approuve ton dépit et ton impatience;
 Et je tombe d'accord que nous autres rimeurs
 Sommes à tort en butte à messieurs les railleurs.
 Je sais qu'à parler vrai, ta muse un peu grossière
 Aux éloges pompeux ne peut donner matière;
 Mais enfin tu fais voir le germe d'un talent
 Que doit encourager tout bon gouvernement,

.....

Mais celui par malheur sous lequel nous vivons,
 Ne sut jamais, ami, tout ce que nous valons.
 Quelle honte, en effet, au pays où nous sommes,
 De voir le peu de cas que l'on fait des grands hommes!

Quesnel dit ensuite comment les faveurs ministérielles vont à des gens qui méritent moins que le poète.

Et ces gens qui sont-ils? Les uns des militaires,
 En tout point dépourvus de talents littéraires,
 Qui, parce qu'un boulet leur a cassé le bras,
 S'imaginent que deux l'on doit faire un grand cas;
 Les autres, magistrats, juges, greffiers, notaires,
 Conseillers, médecins,... ou même apothicaires...
 Car sur la liste enfin des gens à pension,
 L'on trouve tout état, toute profession,
 Le rimeur excepté. Quelle injuste manie!
 Faut-il que sans pitié la fortune ennemie
 Nous ait, pour nos péchés, cloués dans un climat
 Où les gens sont sans goût... ou l'ont trop délicat.

Puis, comme Boileau consolait Racine des cabales que l'on machinait contre ses meilleures pièces en lui racontant comment Molière avait lui-même souffert de l'ingratitude de ses contemporains, Quesnel veut encourager Labadie par l'exemple des mésaventures qui lui sont arrivées. Musicien et poète, il a vu lamentablement échouer devant le public canadien sa musique et ses vers.

Voici le fait: Privé de retourner en France,
 J'arrive en ce pays, pleins d'affabilité,
 Ils exercent pour moi leur hospitalité;
 De ce je ne me plains. Mais, las! point de musique.
 À table, ils vous chantaient vieille chanson bachique :

À l'église c'étaient deux ou trois vieux motets
 D'orgues accompagnés qui manquaient de soufflets.
 Cela faisait pitié. Moi, d'honneur je me pique:
 Me voilà composant un morceau de musique,
 Que l'on exécuta dans un jour solennel:
 C'était, s'il m'en souvient, la fête de Noël.
 J'avais mêlé de tout dans ce morceau lyrique,
 Du vif, du lent, du gai, du doux, du pathétique:
 En bémol, en bécarre, en dièse, et caetera,
 Jamais je ne brillai si fort que ce jour-là.
 Eh bien! qu'en advient-il? On traite de folâtre
 Ma musique qu'on dit faite pour le théâtre.
 L'un se plaint qu'à l'office il a presque dansé;
 L'autre dit que l'auteur devrait être chassé:
 Chacun sur moi se lance et me pousse des bottes.
 Le sexe s'en mêla, mais surtout les dévotes :
 Doux Jésus, disait l'une, avec tout ce fracas,
 Les saints en paradis ne résisteraient pas.
 Vrai Dieu! lorsque ces cris, disait une autre, éclatent,
 On dirait qu'au jubé tous les démons se battent.
 Enfin cherchant à plaire en donnant du nouveau,
 Je vis tout mon espoir s'en aller à vau l'eau.

Rebuté dans la musique, Quesnel déclare qu'il voulut se rendre fameux dans la littérature.

Bientôt de mon cerveau sort une comédie.
 Une autre la suivit. Deux pièces, c'est beaucoup;
 On parlera de moi, disais-je, pour le coup;
 En tous lieux, j'entendrai célébrer mon génie;

 Ma pièce enfin paraît: ô flatteuse soirée:
 Oh! il faut être auteur pour en avoir l'idée.
 On rit, on rit, on rit, mais ce fut tout aussi;
 Jamais je n'en reçus le moindre grand merci:
 Et, qui pis est, privé des honneurs du poète,
 Pas un seul mot de moi ne fut sur la gazette.

Ces insuccès font pourtant réfléchir l'auteur. Si la faute en était aux oeuvres elles-mêmes?

Pour moi, je t'avouerai que mon oeuvre comique
 N'eût pu d'un connaisseur soutenir la critique.

J'avais quatre grands mois travaillé comme un chien,
Et la pièce, entre nous, ma foi, ne valait rien.

Mais pourquoi ne fait-on pas ici comme en France, où l'on applaudit
souvent les auteurs qui endorment le parterre et le font bâiller?

Je conviens que tes vers ne valent pas grand'chose,
Qu'un lecteur bonnement croit lire de la prose;
Cependant dussent-ils cent fois plus l'ennuyer,
D'un compliment du moins on devrait te payer.

Au reste, si les contemporains nous dédaignent, la postérité nous rendra
justice; c'est pour elle que nous devons écrire. Et c'est par cette pensée que
Quesnel termine son épître.

Pour nous, cher Labadie, dans ce pays ingrat,
Où l'esprit est plus froid encore que le climat,
Nos talents sont perdus pour le siècle où nous sommes;
Mais la postérité fournira d'autres hommes,
Qui goûtant les beautés de nos écrits divers,
Célébreront ma prose aussi bien que tes vers.
Prédire l'avenir est ce dont je me pique,
Tu peux en croire enfin mon esprit prophétique:
Nos noms seront connus un jour au Canada,
Et chantés de Vaudreuil à Kamouraska.

Il faut rattacher à cette *Épître*, et à quelques-unes des idées qu'elle enferme,
le dialogue en vers que Joseph Quesnel a intitulé: *Le Rimeur dépité*.

Évidemment, Joseph Quesnel avait remarqué comme l'on était encore
beaucoup indifférent dans ce pays à ces questions d'art et de lettres qui ailleurs,
et particulièrement en France, sollicitent si vivement l'attention des esprits. On
sait, du reste, que ce fut là, et pendant longtemps, l'une des causes qui ont
retardé ici la création d'une littérature nationale. Bien des raisons, d'ailleurs, et
parfois impérieuses, expliquent et justifient, au temps de Quesnel, cette apathie,
que peut-être nous avons trop bien conservée, mêlée à toutes ces traditions
utilitaires qui ont développé parmi nous une grande paresse de l'esprit. À force
d'avoir laissé en friche le champ des lettres et de la pensée, on se persuade si
facilement qu'après tout on peut se dispenser de le cultiver, et que même il
importe assez peu de préparer les laboureurs qui pourraient y tracer demain leur
sillon.

Eh bien! Quesnel voulut insinuer à ses compatriotes que vraiment ils pourraient peut-être déjà mieux apprécier ceux qui font de la littérature. Il écrivit donc le *Rimeur dépité*, et pour ne paraître pas trop intéressé, il s'appliqua à opposer à l'apathie coupable des Canadiens les instances assez ridicules d'un poète importun.

Il choisit comme type, qu'il veut évidemment généraliser, les Canadiens de son village, et le poète, le rimeur qui est en scène n'est donc pas autre que Joseph Quesnel lui-même. Il veut, un bon matin, quitter Renonville – lisez Boucherville – parce qu'il n'y trouve personne qui consente à l'écouter lire ses vers. Les gens de Boucherville n'ont jamais le temps d'entendre leur poète-marchand; les intellectuels du village, le notaire, le médecin, le seigneur et monsieur le curé préfèrent eux-mêmes aux vers du poète des distractions moins académiques; et s'ils prêtent un moment l'oreille, ils trouvent bientôt une raison de se retirer et de planter là leur lecteur.

Madame François, à qui monsieur François, – c'est le nom du poète, et le pseudonyme de l'auteur, – fait part de son dépit, console assez mal son mari. Elle-même se plaint de la sotte manie de rimer qui absorbe trop l'époux et le père de famille.

Rien nous a manqué jusqu'ici, j'en conviens,
 Mais enfin je persiste, et de plus je soutiens
 Que si d'un rimailleur vous suivez la carrière,
 Tout droit à l'hôpital nous irons vent arrière.
 Retenez que c'est moi qui vous prédis cela.

À quoi M. François, tout vexé, répond:

Un rimailleur, à moi! – Rimailleur est bon là!
 Sachez mieux appliquer les termes, je vous prie,
 Et rappelez-vous bien l'*Épître à Labadie*.
 Certes, ni l'un ni l'autre, en dépit des railleurs,
 Ne devons jamais être appelés rimailleurs.
 À vos discours piquants je suis toujours en butte.

Puis il raconte à sa femme comment ce matin même, il a sans succès couru tout le village pour lire un sonnet qui l'avait tenu toute la nuit éveillé.

Toute la nuit entière, au lieu de sommeiller,
 Des vers où je songeais m'ont forcé de veiller.
 C'était pour un sonnet, et vous savez sans doute

Pour faire un bon sonnet quelle peine il en coûte.
 J'en ai fait un pourtant, qui même était très bon.
 Or, le soleil étant déjà sur l'horizon,
 Je me lève et soudain sautant sur l'écritoire
 Je mets sur le papier ces vers dont ma mémoire
 Ne pouvait pas garder le juste arrangement.
 Puis, pour m'en faire honneur je cours chez le notaire;
 Tout y dormait encore. Je cours au presbytère.
 J'accoste le bedeau d'un air délibéré
 Et demande à parler à Monsieur le Curé,
 Croyant bien si matin le trouver en chemise.
 Point. Il était déjà juché sur son église,
 Et du maître-maçon dirigeant l'atelier
 Faisait partout courir la pierre et le mortier.
 Mon sonnet à la main, je grimpe sur l'échelle;
 Mais la hauteur du mur me troublant la cervelle
 Je descends en tremblant à l'aspect du danger,
 Et je vais au logis du docteur Béranger.
 En entrant, je le vois au fond de sa cuisine
 Faisant cuire un pâté – certes! de bonne mine.
 Je viens vous faire part, lui dis-je, d'un sonnet;
 S'il est de votre goût, je le croirai bien fait.
 Je m'en vais, cher Docteur, vous en faire lecture.
 Écoutez, s'il vous plaît. – Un sonnet! je vous jure
 Sur mon honneur, dit-il, que je m'y connais bien;
 Mais je suis à l'instant occupé comme un chien...
 Vient-on pas me chercher encore pour un malade!
 Le docteur, à ces mots, prend son chapeau, s'évade
 Et me dit en riant: Demain, Monsieur, demain.
 Et je reste tout seul, mon sonnet à la main.

Pas plus de succès chez le notaire où retourne M. François, ni chez sa voisine, ni chez M. Renonville. Il entre chez un marchand du village; ce confrère sans doute lui témoignera quelque sympathie. Le marchand s'imagine d'abord, en apercevant le sonnet que tire de sa poche M. François, que celui-ci lui apporte un compte; puis il déclare n'entendre rien « à sonnets ni sornettes», et parle de vente et d'achats, et d'échange de chevaux au pauvre poète dont le rêve se heurte toujours à de si triviales réalités.

Chez le seigneur de la Montagne, où il s'en va, il ne trouve à la maison qu'une servante. Mais

...jugeant par ses yeux de l'esprit qu'elle avait

Je m'assis auprès d'elle et lui lus mon sonnet.
 Comme je déclamais avec beaucoup d'emphase,
 Je crus que mes talents lui causaient une extase;
 Point du tout, ce n'était que de pure frayeur...
 Allons, dit-elle, allons, cessez votre manière
 Ou bien je m'en plaindrai à Monsieur Labusière.
 Je suis fille d'honneur,... pour qui me prenez-vous?
 Comptez-vous m'attraper et vous moquer de nous?
 Sachez qu'on n'aime point d'entendre des sottises;
 Allez, allez plutôt vendre vos marchandises...

Enfin, après d'autres courses inutiles, le poète entre chez Dorimon où Madame, qui se pique sans doute de littérature, consent volontiers à entendre la lecture du sonnet.

À ces mots transporté, je fouille dans ma poche
 Pour en tirer l'écrit qui doit me faire honneur...
 Mais quel affreux revers! quel tourment! quel malheur!
 La poche de l'habit par un coin décousue
 Avait laissé glisser le papier dans la rue:
 Je le cherche partout, mais inutilement.
 Ô coup par trop cruel! malheureux accident!
 De mon sonnet perdu la triste destinée
 M'ôtera l'appétit pour toute la journée.

Mais pour se venger de tous ces gens grossiers qui ne voulurent pas ouïr son sonnet, M. François déclare qu'il va les inviter tous à souper, et dans sa maison, les portes closes et fermées à double tour pour que personne ne puisse s'échapper, il leur lira ses poésies.

Madame, qui entend le badinage, et sait son mari incorrigible, trouve la plaisanterie bonne, y consent, et de plus donne au poète toute liberté de faire des vers.

Aux talents d'un Rimeur opposer des barrières,
 C'est vouloir dans leurs cours arrêter les rivières.
 Qui jadis a rimé, ce dit-on, rimera,
 Comme aussi le moulin qui a moulu moudra.
 Ainsi donc, cher mari, suivez vos destinées.
 Que les Parques, encor bien des années
 Pour conserver vos jours en prolongent le fil!
 Et puissiez-vous rimer longtemps!..

– Ainsi-soit-il.

répond M. François, et le rideau tombe sur ce mot final et presque liturgique.

* * *

Mais l'âme de Quesnel ne savait pas seulement sourire, ou se répandre en des sujets où apparaissait une satire aimable et légère; elle se faisait parfois rêveuse, elle se teintait de mélancolie, et elle laissait alors très volontiers errer son regard et sa pensée sur tous ces spectacles de la nature qui soutiennent si merveilleusement les méditations solitaires. Il y avait en Joseph Quesnel un romantique, ou, plus précisément, un poète de la nature; et c'est lui, peut-être, qui le premier parmi nous essaya de chanter les ruisseaux et les jardins.

Et cela vaut la peine d'être remarqué puisque nous sommes à une époque où la poésie française va se transformer et se rajeunir dans des sources nouvelles d'inspiration, et exercer en particulier sur les spectacles de la nature sa voix et ses accents. Non pas, certes, qu'il faille faire de Quesnel un précurseur de Lamartine, lequel n'a jamais lu le pauvre petit poète qui chantait sur les bords du Saint-Laurent; mais Quesnel, qui vécut et s'instruisit en France, connaissait sans doute cette poésie de second ordre qui dès la fin du dix-huitième siècle s'essayait à faire entrer la belle nature dans l'art littéraire, et qui la voulait faire pénétrer dans les vers, au moment même où Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques Rousseau l'introduisaient dans la prose.

Et c'est donc un écho de ces chants lointains que faisaient entendre ici ces strophes que Quesnel composait *Sur un ruisseau*. Il veut persuader ce ruisseau de se renfermer en sa source, et de n'aller pas perdre au grand jour, au soleil clair, ou sous l'orage qui traverse la prairie, sa fraîcheur et son repos.

Ô toi, qui reposais sur ton urne tranquille,
 Toi que mille rochers couvraient de leurs remparts,
 Ruisseau, pourquoi sortir du fonds de ton asile?
 Ah! crains le bruit et les regards.
 Un soleil imposant, des campagnes riantes,
 Des jours étincelants et des nuits plus touchantes,
 Tout promet le bonheur, mais tout a des hasards:
 Tu t'échappes, tu fuis guidé par l'espérance;
 Mais ce bonheur dont l'apparence
 Fait frémir tes flots agités,
 Ce bonheur que tu suis n'est qu'une ombre infidèle:

.....
 Loin de ces amoureux ombrages,
 Hélas! ne crois pas que toujours
 Les cieux, d'un rayon pur, éclairent tes rivages;

Mais le ruisseau n'entend pas les avertissements du poète, et il s'en va toujours sur la pente où son cours l'entraîne. Le poète alors lui souhaite un voyage heureux.

En cet instant la nature est parée
 Des plus éclatantes couleurs;
 Le soleil plane seul dans la voûte azurée;
 Tout sourit. Amusé de présages trompeurs,
 Tu fuis le vallon solitaire;

.....
 Eh bien! obéis donc à ta pente invincible,
 Et quitte de ces bords les constantes douceurs.
 Puisse ton onde, en ta course paisible,
 Ne voir, n'arroser que des fleurs!
 Puissent les Driades charmantes,
 Sous un feuillage toujours frais,
 Confier à tes eaux errantes
 Le doux trésor de leurs attraits!

Et comme il fallait s'y attendre, le poète exilé oublie qu'un océan, où se perdra le petit ruisseau, le sépare du pays de ses premières affections, et il confie au ruisseau déserteur un amoureux message:

Et si jamais traversant ma patrie,
 Tu viens baigner, après quelques détours,
 Cette terre, hélas! si chérie,
 Où j'ai vu naître, avec mes premiers jours,
 Mes sentiments pour Marie.....
 Ô Ruisseau fortuné! ralentis un moment
 Le cours impatient de ton onde incertaine;
 Va soupirer aux pieds de celle qui m'enchaîne,
 Et porte-lui les vœux du plus fidèle amant!

C'est tout à fait dans le goût bucolique des idylles du dix-huitième siècle: alors que l'on aimait mêler à un brin de philosophie l'émotion vraie ou factice des bergers et des bergères.

Les *Stances sur mon jardin*, composées la même année que les couplets au ruisseau, nous ramènent encore à la nature; et cette fois l'esprit et l'imagination seuls s'unissent pour méditer et rêver.

Petit Jardin que j'ai planté,
Que ton enceinte sait me plaire !
Je vois en ta simplicité
L'image de mon caractère.

.....
D'un fleuve rapide en son cours,
Tes murs viennent baiser la rive ;
Et je vois s'écouler mes jours,
Comme une onde fugitive.

Lorsque pour goûter le repos,
Chaque soir je quitte l'ouvrage,
Que j'aime, jeunes arbrisseaux,
À reposer sous votre ombrage !

Votre feuillage, tout le jour,
Au doux rossignol sert d'asile,
C'est là qu'il chante son amour,
Et la nuit il y dort tranquille.

Ô ! toi, qui brilles en mon jardin,
Tendre fleur, ton destin m'afflige ;
On te voit fleurir le matin,
Et le soir mourir sur la tige.

Cette poésie ne s'élève pas toujours, il est vrai, d'un vol bien souple et léger, mais elle est tendre; le sentiment n'y est pas très profond, mais il est délicat: et tout cela révèle assez bien l'âme française qu'avait ici apportée Joseph Quesnel.

* * *

Joseph Quesnel s'est aussi essayé dans la poésie didactique. Non pas qu'il ait entrepris, en ce genre, un long poème; il a voulu tout simplement donner *aux jeunes acteurs* qui en notre pays se mêlaient de jouer la comédie, quelques conseils pratiques. Or, l'on sait que la poésie didactique est peut-être de toutes les sortes de poésies que l'on peut faire, celle qui fatalement, et par la nature

même des choses, se rapproche le plus de la prose. Les cours et conférences en vers sont rarement pénétrés d'une flamme vive d'imagination et d'enthousiasme. Tous les professeurs ne sont pas des Lucrèce. Ce que l'on doit donc surtout exiger de ce genre de poésie, ou du moins ce que l'on y rencontre d'ordinaire, c'est une versification aisée, une élégance harmonieuse, une pensée claire et rapide: et ce sont les qualités que Joseph Quesnel réussit à faire passer dans ses vers. Ses préceptes sur l'art de bien dire au théâtre sont eux-mêmes fondés sur la plus décisive expérience et sur la nature,

Acteurs, pour réussir voici la règle sûre:
 Observez, imitez, copiez la nature;
 Examinez surtout quelles impressions
 Produisent sur les traits toutes les passions;
 Afin, selon le cas, qu'en votre personnage,
 Vous puissiez sur cela mouler votre visage.

Le ton de la voix doit être lui-même mesuré sur les choses qu'il faut exprimer:

Je sais que, plus touchant, le ton de Melpomène
 Veut qu'avec dignité l'on parle sur la scène;
 Toujours triste, éperdue, la tragédie en pleurs
 Se plaît dans les alarmes et vit de ses douleurs;
 Mais sa joyeuse soeur, de sarcasmes nourrie,
 Veut que tout simplement on converse et l'on rie.

Puis Quesnel donne des conseils sur le choix des costumes, sur le naturel du langage, la rapidité convenable du débit, et il termine en recommandant aux acteurs de ne jouer jamais que des pièces qui soient morales, et bienfaisantes à l'âme des spectateurs.

Parfois encore Quesnel aimait enfermer son esprit dans le cadre étroit d'une épigramme ou d'une chanson. Et il ne laissait pas de mêler à ses joyeux propos un peu de philosophie. C'est ainsi qu'il a composé une chanson qui devint très populaire dans la société lettrée de son temps. *Le petit bonhomme vit encore*, est une agréable fantaisie sur cette persistance avec laquelle nos instincts réprimés, nos défauts corrigés, nos passions domptées reviennent toujours à quelque heure de la vie surprendre notre naïve sécurité: toutes ces choses renaissantes, c'est *le petit bonhomme qui vit encore*.

Quesnel, d'ailleurs, se flatte d'être lui-même encore vivant, alors que tant d'autres Français ont succombé dans ces horribles boucheries que les guerres civiles et étrangères ont si souvent organisées à travers l'Europe et dans sa chère France.

La guerre a fait couler le sang
 Dans tous les coins de ma patrie;
 Jamais l'affreuse tyrannie
 Ne fit périr tant d'innocents;
 Pour moi que les destins prospères
 Ont sauvé du sort de mes frères,
 Je dis, en bénissant mon sort:
 Le p'tit bonhomme vit encor!

Ce sont ces mêmes qualités, aimables et moyennes, que notre poète a fait briller dans la comédie. Mais ici, ce n'est pas le rêveur mélancolique qui apparaît et s'étale, c'est plutôt l'auteur enjoué et satirique des épîtres et des épigrammes. Quesnel ne connaît pas, ou du moins ne pratique pas la comédie larmoyante qu'inventa le dix-huitième siècle. Il est gai, et quelquefois très caustique dans ses essais dramatiques où il trouve l'occasion d'exercer tous les dons de son esprit. Il ne laisse même pas parfois d'être légèrement scabreux, et d'engager l'imagination des spectateurs dans des sous-entendus où la grivoiserie gauloise se donne carrière.

Deux comédies en prose: *Colas et Colinette*, et *les Républicains français* ou *la Soirée du cabaret*, ne se peuvent rattacher que par la personne même de l'auteur à l'histoire de la littérature canadienne. Le fond de ces pièces nous est étranger, et les personnages eux-mêmes ne sont pas canadiens. C'est le Français seul qu'il y eut toujours en Quesnel qui les a composées. Le Canadien n'y a pas de part. Sans doute, *Colas et Colinette*, qui est la plus considérable de ces deux comédies, puisqu'elle se développe en trois actes, tandis que *la Soirée du cabaret* n'en a qu'un, est une comédie amoureuse, et à ce titre, elle est canadienne aussi bien que française, puisque rien n'est plus répandu par tout le monde que l'amour, mais encore faut-il observer que ce vieux et galant bailli qui veut enlever au rustique et grossier Colas sa délicate et gentille Colinette, ne ressemble que de loin au magistrat canadien, et que Colas lui-même, avec son langage très chargé de tournures incorrectes, et qui est d'une bizarrerie excessive, ne représente pas du tout le type du jeune paysan du Bas-Canada. Cette comédie est pourtant le seul, croyons-nous, des ouvrages dramatiques de

Quesnel qui ait été mis à la scène au Canada; elle fut jouée, à Montréal, en 1790.

Il n'apparaît pas que les *Républicains français*, ou *la Soirée du cabaret*, aient eu en ce pays les honneurs de la représentation. Aussi bien, cette comédie dont la scène se passe dans un cabaret de Paris, sous le règne de Robespierre, est plus encore que *Colas et Colinette* une oeuvre française. L'auteur a voulu montrer quelles licences et quelles orgies, et quelles immortalités pourraient engendrer les nouvelles libertés républicaines. Et il prête à ses personnages un langage qui leur convient à souhait.

Tout autre, et beaucoup plus intéressante pour nous est la petite comédie en vers et en un acte, intitulée *l'Anglomanie* ou le *Dîner à l'anglaise*.

Cette pièce est d'inspiration canadienne, et la matière en est fournie par le spectacle d'un travers social dont on pouvait être ici témoin dès le commencement du dix-neuvième siècle.

L'anglomanie n'est pas, en effet, un ridicule qui était réservé à quelques familles canadiennes-françaises qui en sont aujourd'hui atteintes et victimes, et qui s'imaginent qu'elles font paraître, dans notre société, une distinction d'esprit et de manières d'autant plus grande qu'elles se laissent davantage pénétrer par les modes et les moeurs anglaises, et qu'elles trahissent plus volontiers, avec leurs traditions, leur sang et leur langue. Cette apostasie élégante eut ses premiers dévots parmi nous il y a plus de cent ans, et c'est eux que vise et flagelle la mordante satire du poète de Boucherville.

C'est surtout le contact des militaires, c'est l'allure crâne et victorieuse des beaux officiers saxons qui a d'abord séduit les Canadiens et les Canadiennes. Et puis c'est aussi le spectacle de la vie large et fastueuse des riches fonctionnaires et commerçants anglais qui a entraîné dans l'anglomanie tous ceux que fascinent l'éclat de l'or, la mode, et tous ceux aussi qui apprécient par dessus tout l'honneur de s'introduire dans les salons de l'aristocratie officielle et régnante.

Il paraît bien que l'on résista à cette sollicitation de la vanité jusque vers la fin du dix-huitième siècle. Et l'on sait qu'après la guerre de l'indépendance américaine, où notre conduite loyale et vaillante nous valut l'admiration des Anglais, c'est encore le bon goût de la vieille politesse française qui triomphait dans tous les cercles de Québec et de Montréal.

Mais peu à peu, et sous l'influence de l'ambition et du désir de paraître dans le monde où s'étalait et brillait la plus grande richesse, on se relâcha de cette fidélité si louable. Les familles bourgeoises ou seigneuriales se laissèrent

entraîner dans l'anglomanie qui souvent troua leurs bourses; et des officiers de nos milices canadiennes donnèrent parfois l'exemple des coupables reniements.

Or, c'est l'un de ces officiers que Joseph Quesnel mit en scène dans *l'Anglomanie* ou le *Dîner à l'anglaise*. Le colonel Beauchamp a épousé la fille de monsieur Primenbourg, qui est, son nom l'indique, un seigneur de village. Or, le colonel n'estime que ce qui est anglais, dédaigne tout ce qui rappelle la bonne simplicité française, et qui plus est, il convertit à ses sottes préférences son beau-père, M. Primenbourg.

Il a commencé par faire éconduire de la maison des Primenbourg les parents trop rustiques qui la fréquentent, et qui sont un obstacle à l'éducation nouvelle. Grâce à ses relations avec le gouverneur, le colonel a obtenu que celui-ci viendra dîner demain chez M. Primenbourg. C'est le triomphe et la récompense de l'anglomanie. Mais voici que précisément l'on attend pour ce même jour la soeur de madame Primenbourg et son cousin. Le colonel prétend qu'il ne les faut pas recevoir, et que leurs manières de France vont gâter le repas.

Lorsqu'il s'agit de goût et d'élégance,
Pouvez-vous donc citer encore votre France?
Je vous l'ai déjà dit, vos parents ne sont pas
Propres à figurer dans un pareil repas.

On procède donc avec beaucoup de soin au choix des invités, et l'on se propose de bien *dîner à l'anglaise*, lorsque M. le gouverneur, qui a appris que les parents des Primenbourg ne pourront assister au repas, fait mander à M. Primenbourg qu'il remet à un autre jour sa visite, attendu qu'il désire vivement rencontrer autour de la table de famille tous les parents empêchés d'y paraître.

Cette leçon très discrète et très avisée du gouverneur fait comprendre aux Primenbourg la sottise de leur vanité; ils reviennent donc à la mode française, sauf le colonel, qui consentira pourtant à s'asseoir près de ses cousins, et ne s'opposera plus aux vieilles traditions pour cette raison peu militaire, que lorsqu'on est avec les loups, il faut hurler!

On ne doit pas chercher dans cette comédie de Quesnel une étude très pénétrante et très fouillée des moeurs de l'époque et de l'état d'âme des personnages. Quesnel s'amuse plutôt à la surface des choses, et il traduit d'ailleurs avec assez de précision les manifestations essentielles de l'anglomanie.

Les personnages représentent des types assez différents, et qui s'opposent suffisamment pour qu'ils puissent parfois se heurter.

Le colonel est un militaire et un anglomane dédaigneux. C'est un petit esprit, qui, ne pouvant s'appliquer au fond des choses, s'absorbe tout entier dans les formes.

Quant à M. Primenbourg, son caractère est précisément de n'en avoir pas. C'est une volonté molle, sans consistance, qui obéit à toutes les influences. Et il revient à ses premières habitudes aussi vite et aussi facilement qu'il les avait quittées. Il est par dessus tout vaniteux, et c'est là principalement ce qui explique pourquoi il devient anglomane. Il est riche; c'est un seigneur de l'ancien régime, mais un de ces seigneurs qui pensaient s'honorer en sacrifiant aux modes de la cour du gouverneur les plus vieilles traditions. Voyez plutôt comme il remercie son gendre de lui avoir appris, comme on eût dit en France au dix-septième siècle, le bel air des choses.

J'en rends grâce au ciel, colonel, chaque jour.
 Je devais, en effet, être bien ridicule!
 Ma femme, ma maison, mes meubles, ma pendule,
 Rien n'était à l'anglaise. et jusqu'à mes couverts
 Tout rappelait chez moi le temps des Dagoberts;
 Mais docile à vos soins, à vos conseils fidèle,
 Je changeai tous mes plats, je fondis ma vaisselle;
 Et changeant l'or en cuivre et l'argent en laiton,
 Ma maison fut en peu mise sur le bon ton.

Désormais il va donc modeler son esprit et sa vie sur la vie et sur l'esprit des anglais. Un poète¹ l'avait plaisanté l'autre jour, et avait insinué, du moins M. Primenbourg avait ainsi pris la chose, qu'il n'attelait à sa voiture qu'une chétive rossinante. Et M. Primenbourg, qui en voulait à ce poète, lui pardonne maintenant puisqu'il a appris qu'en Angleterre on tolère le badinage et la malice des poètes.

Le personnage le plus intéressant et le personnage sympathique de la comédie, c'est la douairière de Primenbourg. Elle représente le vieil esprit français, et toutes les pieuses traditions qu'elle voit avec peine s'en aller du foyer. Les grand-mères restent toujours comme les témoins fidèles des âges et des mœurs qui disparaissent. Et celle-ci est, dans la demeure transformée des Primenbourg, la conscience vivante d'un passé qui essaie de se survivre à lui-même.

¹ Ce poète est M. François; il représente ici probablement le personnage de Louis Labadie.

C'est à propos du *five o'clock tea* qu'elle montre d'abord, de façon plaisante, son sentiment. Elle demande au colonel des nouvelles de sa petite fille.

Comment va notre fille?

LE COLONEL

Toujours à l'ordinaire. On prit hier le thé
Chez le vieux général, et je suis invité
Avec elle aujourd'hui chez la jeune Baronne.

LA DOUAIRIÈRE

Vous la ferez mourir, je crois, Dieu me pardonne,
Avec tout ce thé-là! Du temps de nos Français
Qu'on se portait si bien – en buvait-on jamais?
Jamais; – que pour remède, ou bien pour la migraine;
Mais avec vos Anglais la mode est qu'on le prenne
Soir et matin, sans goût et sans nécessité;
On croirait être mort si l'on manquait de thé;
Aussi ne voit-on plus que des visages blêmes,
Des mauvais estomacs, des faces de carêmes,
Au lieu du teint vermeil de notre temps passé.
Voilà ce que produit cet usage insensé!

À quoi répond M. Primenbourg:

Vous ne devriez pas, par égard pour mon gendre,
Ma mère, sans sujet, nous faire cet esclandre;
Apprenez que jamais le thé d'un Général
Au plus faible estomac ne peut faire de mal.

LA DOUAIRIÈRE

Je ne crois point cela...

Et quand, quelques instants après, cette excellente douairière apprend que l'on veut exclure du festin les parents des Primenbourg, elle dit vigoureusement à tous sa pensée et sa protestation :

LA DOUAIRIÈRE

Oh! vraiment, colonel, vous nous la donnez bonne,
 Qui donc, à votre avis, doit être du repas,
 Si les soeurs, les cousins, les parents n'en sont pas!
 Peut-on trouver mauvais d'être en leur compagnie?

M. PRIMENBOURG

Ne vous échauffez pas, ma mère, je vous prie.
 Notre gendre n'a point dessein de vous piquer;
 Sur le choix qu'on fera l'on peut bien s'expliquer;
 Mais, comme il dit très bien, il faut, ne vous déplaie,
 Autant qu'il se pourra, – suivre la mode anglaise.

LA DOUAIRIÈRE

Anglaise ou non, pourvu qu'on les traite bien,
 Qu'on soit poli, civil, la mode n'y fait rien.

M. PRIMENBOURG

Vous tenez trop, ma mère, à vos anciens usages.

LA DOUAIRIÈRE

Les anciens, croyez-moi, n'étaient pas les moins sages.

M. PRIMENBOURG

Hé bien! soit; mais enfin, puisqu'on a le bonheur
 Aujourd'hui d'être Anglais, on doit s'en faire honneur,
 Et suivre, autant qu'on peut, les manières anglaises.

LA DOUAIRIÈRE

Hé bien! pour moi, mon fils, je m'en tiens aux françaises.
 Contester avec vous, c'est perdre son latin.
 Tout comme il vous plaira réglez votre festin;
 Pour moi, je n'en suis pas; adieu.

On conçoit aisément comme cette gardienne opiniâtre des traditions apprendra avec joie, à la fin de la comédie, le désappointement et la conversion de son fils.

C'est très bien fait, mon fils; laissons-là les détours,
 Et, si vous m'en croyez, abjurez pour toujours
 De ces tons étrangers l'orgueil si ridicule.
 Je vous l'ai toujours dit, – vous êtes trop crédule.
 Un chacun vaut son prix: que l'Anglais soit Anglais.
 Et quant à nous, mon fils, soyons toujours Français.

À côté de ces personnages principaux, Quesnel a placé des personnages secondaires qui accentuent le travers de l'anglomanie ou qui introduisent quelque variété dans la trame de la comédie.

C'est Lucette, fille de M. Primenbourg, jeune étourdie qui n'a d'yeux et de tendresse que pour ce qui est anglais. Elle est ravie que la soeur du colonel soit invitée à présider le repas.

On ne peut mieux choisir. Vraiment j'en suis bien aise,
 C'est elle qui connaît la politesse anglaise!

Et quand le colonel annonce avec orgueil que bientôt sans doute Paris sera occupé par les troupes anglaises, Lucette s'en réjouit d'avance à la pensée que ce jour-là il y aura grand bal chez M. le gouverneur, et que la famille des Primenbourg y sera invitée.

C'est aussi le docteur Pennkrève, un médecin allemand, qui traverse le salon des Primenbourg, et se félicite de ce que sur quatre patients phtisiques qu'il avait à traiter, il n'en est mort que trois!

C'est enfin, et surtout, M. François, le poète, Louis Labadie sans doute, en tous cas une sorte de *rimeur dépité*, peut-être Quesnel lui-même, qui vient ici renouveler ses doléances plaisantes et ses boutades sur le sort des lettres et de la poésie au Canada.

Ma foi, la poésie
 Est un talent qu'ici personne n'apprécie.
 Je suis si dégoûté de tout le Canada
 Que j'irais pour un rien rimer au Kamthatka.

Quel mépris professent d'ailleurs les militaires anglomanes pour le pauvre poète français! Le colonel répond à M. Primenbourg qui demande si l'on ne pourrait pas l'inviter à dîner.

Inviter un poète avec un Gouverneur?
Ce serait lui donner plaisante compagnie.

Et lorsque M. Primenbourg, converti, décide que M. François sera du festin, le colonel l'en excuse d'avance, quoique bien à regret.

On lui passera son grotesque maintien,
Vu qu'il est à la fois poète et musicien.²

Tel est, dans ses lignes principales et essentielles, cette petite comédie de moeurs que nous a donnée Joseph Quesnel. Ce n'est pas sans doute une oeuvre puissante, mais elle est d'une lecture agréable, et si l'action était plus animée et plus vivante, si d'autre part le goût du public n'était pas gâtée par toutes les extravagances de la comédie contemporaine, et tout le bric-à-brac du drame américain, si le théâtre qui tire l'oeil et flatte les sens n'avait pas rendu fastidieux celui qui ne s'adresse qu'à l'esprit, *l'Anglomanie* pourrait donner aux spectateurs de notre Auditorium plus d'une excellente leçon.

* * *

L'on comprend donc maintenant pourquoi Joseph Quesnel eut à la fin de notre dix-huitième siècle, et au commencement du dix-neuvième une si grande réputation de poète et d'artiste, et pourquoi il a sa place marquée dans l'histoire des influences qui se sont exercées sur la vie littéraire de ce temps. Plus d'un rimeur s'est alors essayé à décocher des épigrammes qui fussent aussi joliment tournées que celles de Joseph Quesnel. Et les lettrés de la génération de 1800 étaient vraiment reconnaissants à ce frère adoptif de donner quelque éclat à ce qu'ils s'excusaient d'appeler leur littérature.

Aussi la mort de Quesnel fit verser des larmes aux Muses canadiennes, qui couvrirent sa tombe des fleurs de l'élégie.³

Quelle douleur! Ah! ciel, quelle tristesse
Chez Apollon et ses augustes soeurs!
On n'entend plus sur les bords du Permesse
Ces chants si doux, ces regrets enchanteurs
.....
Quesnel n'est plus. La Parque impitoyable

² Ce dernier vers nous laisse entendre que M. François représente bien un peu aussi Joseph Quesnel.

³ Cf. *Bibliothèque canadienne*, avril 1826, p. 153.

Tranche le fil qui ornait tant de vertus.
 Et les échos, d'une voix déplorable,
 Répètent tous: Quesnel n'est plus, Quesnel n'est plus!

Plus de vingt ans après sa mort, Quesnel était encore parmi nos rimeurs le type du poète élégant et spirituel.

Oh! que n'ai-je de Quesnel
 La légèreté, le sel,
 Le feu, la louable audace,

chantait un ex-lieutenant qui déplorait en une longue complainte la perte de son grade,⁴ et c'était déjà, en vérité, du moins dans notre monde littéraire, la réalisation de cette prophétie qu'avait faite un admirateur de *Colas et Colinette*:

Quesnel, le père des amours,
 Semblable à son petit bonhomme,
 Vit encore et vivra toujours.⁵

avril 1906.

⁴ Cf. *Le Magasin du Bas-Canada*, 1832, I. 90.

⁵ Cf. *Bibliothèque canadienne*, décembre 1825, p. 16.

Poésies de Joseph Quesnel

Tirées du *Répertoire national* de John Huston (1848)

Le petit bonhomme vit encore

chanson

Souvent notre plus doux penchant
Est condamné par la sagesse;
Elle nous commande sans cesse
De résister au sentiment;
Contre nos goûts elle murmure;
Mais veut-on vaincre la nature,
On s'aperçoit qu'au moindre effort
Le p'tit bonhomme vit encor!

Ariste, cet aimable acteur,
Par scrupule quitte la scène,
Il résiste au goût qui l'entraîne,
C'est un dévôt plein de ferveur;
Mais qu'on lui parle de théâtre,
Il devient gai, même folâtre,
Son penchant le trahit d'abord;
Le p'tit bonhomme vit encore!

Lycas, déjà sur le retour,
Se livre à la philosophie,
Il veut, et pour toute la vie,
Briser les chaînes de l'amour;
Il voit Aminte, et dans son âme
Soudain se rallume la flamme,
Du plaisir il sent le transport;
Le p'tit bonhomme vit encor!

Orgon, né fourbe et sans esprit,
A d'un trompeur le caractère;
La mort dit: j'en fais mon affaire,
Et la fièvre aussitôt le prit:
Il s'adresse au docteur Pennkrève,

C'est tout dire, il faut bien qu'il crève;
 Eh! bien, il a trompé la mort,
 Le p'tit bonhomme vit encor!

Le vieux Cléon, dans le barreau,
 Est convaincu d'être faussaire;
 Certes, il doit pour cette affaire
 Gambiller au bout d'un cordeau;
 Sa jeune épouse sollicite,
 À son juge elle rend visite;
 Femme jolie est un trésor:
 Le p'tit bonhomme vit encor!

Les exploits d'un guerrier fameux
 Causaient une terreur secrète;
 On vous le tue dans la gazette,
 Et tout le monde dit: tant mieux;
 Mais, tandis qu'on se félicite,
 Voilà que le mort ressuscite;
 Certes, la gazette avait tort:
 Le p'tit bonhomme vit encor!

La guerre a fait couler le sang
 Dans tous les coins de ma patrie;
 Jamais l'affreuse tyrannie
 Ne fit périr tant d'innocents;
 Pour moi que les destins prospères
 Ont sauvé du sort de mes frères,
 Je dis, en bénissant mon sort:
 Le p'tit bonhomme vit encor!

(1801)

Stances sur mon jardin

Petit Jardin que j'ai planté,
 Que ton enceinte sait me plaire !
 Je vois en ta simplicité
 L'image de mon caractère.

Pour rêver qu'on s'y trouve bien !
 Ton agrément c'est ta verdure,
 À l'art tu ne dois presque rien,
 Tu dois beaucoup à la nature.

D'un fleuve rapide en son cours,
 Tes murs viennent baiser la rive ;
 Et je vois s'écouler mes jours,
 Comme une onde fugitive.

Lorsque pour goûter le repos,
 Chaque soir je quitte l'ouvrage,
 Que j'aime, jeunes arbrisseaux,
 À reposer sous votre ombrage !

Votre feuillage, tout le jour,
 Au doux rossignol sert d'asile,
 C'est là qu'il chante son amour,
 Et la nuit il y dort tranquille.

Ô ! toi, qui brilles en mon jardin,
 Tendre fleur, ton destin m'afflige ;
 On te voit fleurir le matin,
 Et le soir mourir sur la tige.

Vous croissez, arbrisseaux charmants,
 Dans l'air votre tige s'élance.
 Hélas ! j'eus aussi mon printemps,

Mais déjà mon hiver commence !

Mais à quoi sert de regretter
Les jours en notre court passage ?
La mort ne doit point attrister,
Ce n'est que la fin du voyage.

(1803)

Épigramme

Pourquoi tous ces livres divers,
Écrits en prose, écrits en vers,
Et qui remplissent vos tablettes ?
(Disait au libraire Ménard
Un certain noble campagnard.)
Qui pourra lire ces sornettes ?
Des sornettes ! vous vous trompez ;
Ce sont de nos meilleurs poètes
Tous les ouvrages renommés ;
Vous devriez en faire emplette.
Emplette ! à quoi bon ? Vous saurez
Que m'étant joint à deux curés,
Nous souscrivons pour la gazette.

(1803)

Sur un ruisseau

Ô toi, qui reposais sur ton urne tranquille,
Toi que mille rochers couvraient de leurs remparts,
Ruisseau, pourquoi sortir du fonds de ton asile?

Ah! crains le bruit et les regards.

Un soleil imposant, des campagnes riantes,
Des jours étincelants et des nuits plus touchantes,
Tout promet le bonheur, mais tout a des hasards:
Tu t'échappes, tu fuis guidé par l'espérance;

Mais ce bonheur dont l'apparence

Fait frémir tes flots agités,

Ce bonheur que tu suis n'est qu'une ombre infidèle:

En vain ton murmure l'appelle;

Il fuira désormais à pas précipités.

Loin de ces amoureux ombrages,

Hélas! ne crois pas que toujours

Les cieux, d'un rayon pur, éclairaient tes rivages;

Il se lève de noirs orages

Même au milieu des plus beaux jours.

Je parle en vain: tu suis le penchant qui t'entraîne

Vers la rive inconnue où tu dois reposer:

Tu vas chercher la région lointaine,

Qui pourra te désabuser.

En cet instant la nature est parée

Des plus éclatantes couleurs;

Le soleil plane seul dans la voûte azurée;

Tout sourit. Amusé de présages trompeurs,

Tu fuis le vallon solitaire;

Et dans ton cours, ô ruisseau téméraire,

Tu ne prévois que d'aimables erreurs.

Eh bien! obéis donc à ta pente invincible,

Et quitte de ces bords les constantes douceurs.

Puisse ton onde, en ta course paisible,

Ne voir, n'arroser que des fleurs!

Puissent les Driades charmantes,
 Sous un feuillage toujours frais,
 Confier à tes eaux errantes
 Le doux trésor de leurs attraits!
 Que ta source heureuse et sacrée
 Frémisse en les touchant d'amour et de plaisir!
 Qu'à tes flots caressants la bergère livrée
 Trouve dans son âme enivrée,
 Le premier sentiment ou le premier désir!
 Et si jamais traversant ma patrie,
 Tu viens baigner, après quelques détours,
 Cette terre, hélas! si chérie,
 Où j'ai vu naître, avec mes premiers jours,
 Mes sentiments pour Marie.....
 Ô Ruisseau fortuné! ralentis un moment
 Le cours impatient de ton onde incertaine;
 Va soupirer aux pieds de celle qui m'enchaîne,
 Et porte-lui les vœux du plus fidèle amant!
 Heureux Ruisseau, quand sur la rive
 Elle ira rêver en secret,
 Si, sur ton onde fugitive,
 Elle jette un regard distrait:
 Ah! qu'une émotion... que son cœur interprète,
 Lui dise que tu viens du fonds de ma retraite:
 Dans le plus triste de mes jours,
 Que mon image retracée
 Occupe un moment sa pensée
 Du souvenir de mes amours!

(1803)

Épître à M. Généreux Labadie⁶

Toi qui trop inconnu mérites à bon titre,
 Pour t’immortaliser, que j’écrive une épître,
 Toi qui si tristement languis en l’univers,
 Labadi, c’est à toi que j’adresse ces vers.
 Quand je vois tes talents restés sans récompense,
 J’approuve ton dépit et ton impatience;
 Et je tombe d’accord que nous autres rimeurs
 Sommes à tort en butte à messieurs les railleurs.
 Je sais qu’à parler vrai, ta muse un peu grossière
 Aux éloges pompeux ne peut donner matière;
 Mais enfin tu fais voir le germe d’un talent
 Que doit encourager tout bon gouvernement,
 Qui de chaque sujet distinguant bien la classe,
 Met le rimeur toujours à la première place.
 Mais celui par malheur sous lequel nous vivons,

⁶ Voici quelle appréciation fait du mérite et du talent de M. Quesnel un écrivain, qui semble l’avoir connu intimement, en publiant cette épître que M. Quesnel adressait à un mauvais poète: “De temps à autre, depuis la conquête, des hommes nés hors de notre pays, mais parlant notre langue, et recommandables par leur éducation, leurs talents naturels, ou leurs connaissances acquises, sont venus résider parmi nous, comme pour animer et égayer notre société, prêter du relief à ce que nous pouvions peut-être appeler notre littérature, et nous donner en quelque sorte des idées nouvelles sur plusieurs sujets, particulièrement durant l’époque de notre isolement. Du nombre de ces hommes devenus canadiens, par leur résidence dans ce pays, par les liaisons qu’ils y ont contractées, ou les arts qu’ils y ont exercés, a été feu M. Quesnel, l’estimable auteur de la pièce qu’on va lire. Homme d’esprit, d’un commerce agréable et d’une humeur joviale, M. Quesnel se faisait de la poésie une récréation, sans faire de la versification une espèce de métier, c’est-à-dire, sans s’astreindre toujours aux règles que se sont imposées ceux qui aspirent au titre de poètes ou d’habiles versificateurs. On trouve dans ces pièces des licences que l’impression ne souffre pas plus présentement que les fautes d’orthographe; mais la verve poétique, le sel attique même, perce presque à chaque vers. M. Quesnel ne s’était pas fait versificateur par l’étude des règles, mais il était né poète, ou l’était devenu par la simple lecture des beaux modèles. C’est avec vérité et sans flatterie, suivant nous, qu’un poète français qui a passé quelques jours en ce pays, a dit de lui en faisant allusion à une de ses productions poétiques:

Quesnel, le père des amours,
 Semblable à son petit bonhomme,
 Vit encore et vivra toujours.

Plusieurs de ses pièces nous paraissent dignes en effet de passer à la postérité, du moins, pour ne point exagérer, à la postérité canadienne.”

(Note dans *Le Répertoire national* de John Huston)

Ne sut jamais, ami, tout ce que nous valons.
 Quelle honte, en effet, au pays où nous sommes,
 De voir le peu de cas que l'on fait des grands hommes!
 De moi qui méritais qu'on célébrât mon nom,
 Par mes vers, ma musique et ma distraction,
 Et qui pourtant obscur dans un humble village,
 De ce gouvernement ne reçus nul hommage;
 De toi-même, en un mot, qui pour avoir du pain,
 Vois ta muse réduite à chanter au lutrin,
 Et dois dire à part toi, chaque fois que tu dînes,
 J'arrache ce repas de vêpres ou matines.
 Ainsi donc de notre art méconnaissant le prix,
 L'on nous met en oubli, nous autres beaux esprits;
 Et nos noms par l'effet d'un aveuglement triste,
 Des emplois à donner ne sont point sur la liste;
 Tandis que tant de gens, sur leurs simples noms,
 Obtiennent de l'état de bonnes pensions.
 Et ces gens qui sont-ils? Les uns des militaires,
 En tout point dépourvus de talents littéraires,
 Qui, parce qu'un boulet leur a cassé le bras,
 S'imaginent que deux l'on doit faire un grand cas;
 Les autres, magistrats, juges, greffiers, notaires,
 Conseillers, médecins,... ou même apothicaires...
 Car sur la liste enfin des gens à pension,
 L'on trouve tout état, toute profession,
 Le rimeur excepté. Quelle injuste manie!
 Faut-il que sans pitié la fortune ennemie
 Nous ait, pour nos péchés, cloués dans un climat
 Où les gens sont sans goût... ou l'ont trop délicat.
 Ils loûront un soldat qui le péril surmonte;
 On s'épuise à rimer, personne n'en tient compte!
 Ô temps! ô moeurs! ô honte! Oh! que diront de nous
 L'Iroquois, l'Algonquin et le Topinanbous?
 Chez eux l'homme d'esprit peut hardiment paraître;
 Quiconque a des talents se fait du moins connaître.
 Eh! ne rendent-ils pas des hommages divins
 À leurs jongleurs, sorciers, astrologues, devins?
 Parcours tout l'univers, de l'Inde en Laponie,

Tu verras que partout on fête le génie,
 Hormis en ce pays; car l'ingrat Canadien
 Aux talents de l'esprit n'accorde jamais rien.
 Et puisque par hasard je suis sur ce chapitre,
 Je te veux, cher ami, prouver en cette épître,
 Que chez eux l'on a beau vouloir se surpasser,
 Jamais l'homme à talents ne saurait s'avancer.
 Moi-même j'en ai fait la dure expérience.
 Voici le fait: Privé de retourner en France,
 J'arrive en ce pays, pleins d'affabilité,
 Ils exercent pour moi leur hospitalité;
 De ce je ne me plains. Mais, las! point de musique.
 À table, ils vous chantaient vieille chanson bachique :
 À l'église c'étaient deux ou trois vieux motets
 D'orgues accompagnés qui manquaient de soufflets.
 Cela faisait pitié. Moi, d'honneur je me pique:
 Me voilà composant un morceau de musique,
 Que l'on exécuta dans un jour solennel:
 C'était, s'il m'en souvient, la fête de Noël.
 J'avais mêlé de tout dans ce morceau lyrique,
 Du vif, du lent, du gai, du doux, du pathétique:
 En bémol, en bécarre, en dièse, et caetera,
 Jamais je ne brillai si fort que ce jour-là.
 Eh bien! qu'en advient-il? On traite de folâtre
 Ma musique qu'on dit faite pour le théâtre.
 L'un se plaint qu'à l'office il a presque dansé;
 L'autre dit que l'auteur devrait être chassé:
 Chacun sur moi se lance et me pousse des bottes.
 Le sexe s'en mêla, mais surtout les dévotes :
 Doux Jésus, disait l'une, avec tout ce fracas,
 Les saints en paradis ne résisteraient pas.
 Vrai Dieu! lorsque ces cris, disait une autre, éclatent,
 On dirait qu'au jubé tous les démons se battent.
 Enfin cherchant à plaire en donnant du nouveau,
 Je vis tout mon espoir s'en aller à vau l'eau.
 Pour l'oreille, il est vrai, tant soit peu délicate,
 Ma musique, entre nous, était bien un peu plate;
 Mais leur fallait-il donc des Handels, des Grétrys?

Ma foi! qu'on aille à Londres ou qu'on aille à Paris.
 Pour moi, je croyais bien, admirant mon ouvrage,
 Que de tout le public j'obtiendrais le suffrage.
 Mais de mes amis seuls vivement applaudi,
 Je vis bien qu'en public j'avais peu réussi.
 Ainsi j'abandonnai ce genre trop stérile.
 Ce revers néanmoins, en m'échauffant la bile,
 Ne faisait qu'augmenter le désir glorieux
 Par mes talents divers de me rendre fameux.
 Je consulte mon goût, et j'adopte Thalie;
 Bientôt de mon cerveau sort une comédie.
 Une autre la suivit. Deux pièces, c'est beaucoup;
 On parlera de moi, disais-je, pour le coup;
 En tous lieux, j'entendrai célébrer mon génie;
 Mais je ferai surtout briller ma modestie.
 Les honneurs et les biens s'en vont pleuvoir sur moi;
 Mais je me veux montrer généreux comme un roi.
 Tels étaient mes projets. Et toi, mon cher confrère,
 Si l'on eût su juger des vers que tu sais faire;
 Si ta muse applaudie eût changé ton destin,
 Partout, au lutrin même, on t'aurait vu moins vain.
 Les succès n'enflent point un homme de génie,
 Et s'il se montre fier, c'est qu'on le lui dénie.
 Ergo, c'est de tes vers le défaut de succès
 Qui te donne un regard fier comme un Écossais.
 Si l'on eût lu pourtant ton épître admirable
 À dame du canton, pour toi si secourable;
 Ou si l'on connaissait le joli compliment
 Que ta muse enfanta pour un représentant!
 Un lecteur de bon goût eût eu l'âme ravie,
 Et ton nom paraissait en dépit de l'envie.
 Je l'ai lu cet écrit; certes, il était beau,
 Car pour l'orner ta muse avait pillé Boileau :
 Je l'eus pendant longtemps gravé dans la mémoire :
 Mais tout s'oublie enfin. Reprenons mon histoire :
 Je te disais comment, facile à décevoir,
 Sur mon drame nouveau, je fondais mon espoir.
 Ma pièce enfin paraît: ô flatteuse soirée:

Oh! il faut être auteur pour en avoir l'idée.
 On rit, on rit, on rit, mais ce fut tout aussi;
 Jamais je n'en reçus le moindre grand merci:
 Et, qui pis est, privé des honneurs du poète,
 Pas un seul mot de moi ne fut sur la gazette.
 Est-il rien de plus dur? puis faites-vous auteur:
 Épuisez votre esprit pour plaire au spectateur!
 On vous applaudira; d'accord; mais dans la troupe,
 Diable, s'il en est un, qui vous offre sa soupe.
 Tu vois, cher Labadi, par mon sort inhumain,
 Que nous pouvons nous joindre et nous donner la main.
 Tous deux, sans contredit, avons droit de nous plaindre;
 Mais plaignons-nous tout bas, et sachons nous contraindre,
 Et si l'on rit de toi, consolons-nous tous deux.
 Tu vois qu'hélas, mon sort n'est guère plus heureux,
 Et que de mes succès, musicien et poète,
 J'ai lieu d'être content comme un chien que l'on fouette.
 Mais aussi qui dira si de méchants esprits,
 N'ont point quelque raison de blâmer nos écrits?
 Pour moi, je t'avouerai que mon oeuvre comique
 N'eût pu d'un connaisseur soutenir la critique.
 J'avais quatre grands mois travaillé comme un chien,
 Et la pièce, entre nous, ma foi, ne valait rien.
 On l'avait dit du moins, et j'en eus connaissance.
 Mais doit-on être ici plus délicat qu'en France,
 Où souvent maint auteur qui prétendait briller,
 Endormait le parterre et le faisait bâiller?
 Non, non, je me reprends, la pièce était très bonne,
 Et si je n'en reçus compliments de personne,
 C'est que pour les talents, et pour les vers surtout,
 Ces gens-ci n'ont point d'âme... ou qu'ils ont trop de goût.
 Je conviens que tes vers ne valent pas grand'chose,
 Qu'un lecteur bonnement croit lire de la prose;
 Cependant dussent-ils cent fois plus l'ennuyer,
 D'un compliment du moins on devrait te payer.
 Mais non, d'un air railleur et qui sent la satire,
 Si de toi je leur parle, ils se mettent à rire;
 Et d'un rimeur enfin ils font bien moins d'état

Que d'un maçon habile, ou même d'un soldat.
Boileau l'a déjà dit, et moi je le répète,
C'est un triste métier que celui de poète.
De ceci cependant ne sois pas affecté,
Nous écrivons tous deux pour la postérité.
Bien d'autres, il est vrai, jouissant de leur gloire,
Ont vu leurs noms inscrits au temple de mémoire.
Gresset et Despréaux par leurs contemporains
Furent, dès leur vivant, loués pour leurs lutrins.
De Belloi, de Ronsard, et Molière et Racine,
Bien choyés, bien payés, avaient bonne cuisine.
Pour nous, cher Labadi, dans ce pays ingrat,
Où l'esprit est plus froid encore que le climat,
Nos talents sont perdus pour le siècle où nous sommes;
Mais la postérité fournira d'autres hommes,
Qui goûtant les beautés de nos écrits divers,
Célébreront ma prose aussi bien que tes vers.
Prédire l'avenir est ce dont je me pique,
Tu peux en croire enfin mon esprit prophétique:
Nos noms seront connus un jour au Canada,
Et chantés de Vaudreuil à Kamouraska.

(1804)

Adresse aux jeunes acteurs

Vous qui, novices encor dans les jeux de Thalie,
 Voulez avec succès jouer la comédie,
 Agréez qu'en ces vers ma muse sans façon,
 Vous donne sur cette art une utile leçon.
 Peu fait pour m'élever au ton de Melpomène,
 De Thalie autrefois je montai sur la scène;
 Ces muses quoique soeurs diffèrent dans leur goût,
 Mais leur art est le même et peut servir à tout.
 L'art de représenter n'est point un jeu folâtre,
 Il faut du jugement pour briller au théâtre;
 Et tel, qui quelquefois se croit un bon acteur,
 Ne fait qu'à ses dépens rire le spectateur.
 Acteurs, pour réussir voici la règle sûre:
 Observez, imitez, copiez la nature;
 Examinez surtout quelles impressions
 Produisent sur les traits toutes les passions;
 Afin, selon le cas, qu'en votre personnage,
 Vous puissiez sur cela mouler votre visage;
 Qu'il sache en temps et lieux exprimer la douleur,
 Le plaisir ou la peine, ou la crainte ou la peur.
 De chaque émotion saisissez bien le geste,
 Que d'accord avec lui, votre air se manifeste;
 Sachez peindre en un mot l'exacte vérité.
 Que dès votre début en entrant sur la scène,
 On puisse deviner quel motif vous amène,
 Et, même en la coulisse, en vous composant bien,
 Avant que de paraître ayez l'air qui convient.
 Je ris d'un froid acteur qui sans intelligence,
 Apporte sur la scène un air d'indifférence,
 Et qui par ineptie ou par distraction,
 Semble être étranger à toute l'action;
 Ou qui sortant à tort de l'esprit de son rôle,
 Abandonne son jeu avecque la parole.

Acteurs, pour conserver toujours l'illusion,
 À ce précepte-ci faites attention :
 Tout le temps qu'un acteur est présent sur la scène,
 Il doit être attentif et toujours en haleine;
 Toujours à l'action il faut qu'il prenne part,
 Et la marque du geste ainsi que du regard.

Des plus près spectateurs oubliez la distance,
 Et n'ayez avec eux aucune intelligence;
 Si l'on vous applaudit n'en faites pas semblant,
 Et gardez-vous surtout d'aucun remerciement;
 L'acteur qu'on applaudit ne doit jamais en faire.
 Que vos yeux soient fixés vers le fond du parterre
 Lorsque seul sur la scène on vous voit déclamer,
 Attachez-vous, aussi, à vous bien exprimer;
 C'est peu pour un acteur de bien savoir ses rôles,
 S'il ne sait faire aussi entendre ses paroles.
 Fuyez en prononçant toute affectation,
 Et parlez comme on parle en conversation.
 Je sais que plus touchant, le ton de Melpomène,
 Veut qu'avec dignité l'on parle sur la scène;
 Toujours triste, éperdue, la tragédie en pleurs;
 Se plaît dans les alarmes et vit de ses douleurs;
 Mais sa joyeuse soeur, de sarcasmes nourrie,
 Veut que tout simplement on converse et l'on rie.
 Imitant la nature en sa simplicité,
 Jusque dans le costume aimez la vérité,
 On peut s'en écarter sans craindre la critique,
 Dans les rôles outrés du buslesque comique,
 Où la charge souvent soutient l'illusion;
 Il faut partout ailleurs de la précision.
 Quelque talent qu'il ait, l'acteur ne saurait plaire,
 Quand un costume faux dément son caractère,
 Et le rôle en un mot perd souvent tout son sel,
 Quand l'habit et l'acteur n'ont point l'air naturel.
 Le langage affecté ne peut plaire à personne;
 Mais rien n'est plus choquant qu'un acteur qui gasconne,
 Et qui, croyant briller, fait ridiculement

Sonner chaque syllabe avec un ton pédant;
C'est d'un acteur sans goût le défaut ordinaire.
Ne donnez pas pourtant dans un excès contraire,
Et gardez-vous encor, pour avoir plus tôt fait,
De réciter un rôle ainsi qu'un chapelet;
Les sifflets furent faits pour l'acteur monotone.
Acteurs, si les conseils qu'en ces vers je vous donne,
Reçus en bonne part sont goûtés de chacun,
Souffrez qu'en finissant j'en ajoute encore un:
Pure et chaste en ses goûts, de l'aimable Thalie,
Gardez-vous de jamais blesser la modestie,
C'est en vain dans leurs jeux que d'indiscrets acteurs
Se flattent d'amuser en corrompant les mœurs;
Si d'un trop libre auteur vous choisissez l'ouvrage,
Des endroits mal sonnants il faut rayer la page;
Mais pour mieux faire encor, et si vous m'en croyez,
Faites choix des auteurs décens et châtiés;
À vos amusements pourrait-on contredire,
Si sur le choix des pièces il n'est rien à redire?
Non. Pourtant si quelqu'un vient blâmer ma leçon,
Il n'a rien à payer du moins pour la façon.

(1805)

Stances marotiques à mon esprit

Non, mon esprit, vous n'êtes sot,
 Mais onc ne fûtes philosophe :
 Point n'est sagesse votre lot ;
 Pourtant ne manquez pas d'étoffe.

Point trop mal vous dites le mot ;
 Assez bien raillez sans déplaire ;
 Or un sot ne le pourrait faire ;
 Non, mon esprit, vous n'êtes sot.

Mais flatter ne fut mon métier ;
 Partant souffrez cette apostrophe ;
 Bien êtes un peu singulier ;
 Mais onc ne fûtes philosophe.

Triste, gai, libertin, dévot,
 Sans fin variez votre assiette,
 Et donc à bon droit je répète,
 Point n'est sagesse votre lot.

Or évitez des esprits vains,
 Commune et triste catastrophe ;
 Car certes n'êtes des plus fins ;
 Pourtant ne manquez pas d'étoffe.

(1806)

Cet ouvrage est le 78^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.